

Texte - Marco Martella  
« Lire au jardin »  
dimanche 3 juin 2018 au jardin du [Musée Eugène Delacroix](#)

LE JARDIN, ATELIER POSSIBLE  
*Musée Eugène Delacroix*

Au cœur de la ville, à l'abri des regards trop publics, derrière de hauts murs : un atelier et un jardin.

Un petit jardin de ville est fait de peu de choses : quelques arbres, des rosiers, un paysage naturel créé de toute pièce à l'ombre des immeubles, tenant dans quelques dizaines de mètres carrés : ce qu'il faut pour que l'on y entende les sons de la nature - les oiseaux, les insectes, le vent entre les branches des arbres - et que l'illusion d'être dans une campagne perdue au fin fond du pays opère.

Pourtant, à bien y réfléchir, ce paysage composé comme un tableau n'est pas un jeu d'illusion, une représentation, une *image* : ces arbres sont bel et bien vivants, les oiseaux qui le fréquentent et les insectes le sont aussi. C'est un vrai monde, un monde en soi.

L'atelier et le jardin, on le sait, sont étroitement liés. Parfois, ils se confondent. Dans les deux, on peut voyager, aller très loin. Si les arbres, les buissons, les fleurs du jardin convoquent la campagne au milieu de la ville, dans l'atelier des paysages lointains - vus ou rêvés, peu importe - peuvent surgir, devenir œuvre, lieux réels. Comme sur une scène de théâtre, tout, dans le jardin comme dans l'atelier, devient possible. L'important, c'est que l'atelier, comme le

jardin, soit un espace clos. Qu'un seuil quelque peu magique (mais tous les seuils le sont peut-être) le coupe du reste du monde. Comme un théâtre, justement. Altier, jardin, théâtre... Foucault dirait : « des espaces autres ».

Aussi, le jardin est-il depuis longtemps un lieu propice à la création.

Marguerite Yourcenar nous raconte qu'au II<sup>e</sup> siècle l'empereur-artiste Hadrien créa son jardin à Tivoli, près de Rome : une villa où il pouvait s'éloigner de l'Histoire et des désillusions de la vie politique, dans lequel tous les lieux de l'empire qu'il avait aimés le plus, de l'Académie d'Athènes au Canope égyptien dédié à la mémoire de son amant, Antinoüs, étaient rassemblés. Au centre du jardin, se trouvait un édifice circulaire, la bibliothèque de l'empereur, que nous appelons aujourd'hui « théâtre d'eau » : entourée d'un fossé rempli d'eau, c'était une île dans l'île, un espace de liberté absolue, un ermitage dédié à l'*otium* et aux arts.

D'autres exemples, plus proches de nous, racontent l'histoire d'autres créateurs heureux dans leur jardin. Celui de Pétrarque à Fontaine de Vaucluse, par exemple : loin de la cour d'Avignon tant détestée, le poète aménage son jardin au milieu des bois, « accessible seulement aux animaux sauvages et aux oiseaux », écrit-il. C'est dans ce bout de nature retravaillée, adaptée pour accueillir un rêve de fuite, de vie dédiée à la création, que l'œuvre peut, encore une fois, s'épanouir, la parole poétique jaillir.

Un autre exemple, encore plus proche de nous, géographiquement et dans le temps : celui de Chateaubriand dans sa Vallée aux loups, à quelques kilomètres à peine de Paris mais encore entourée, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, de forêts, et au nom si évocateur : une vallée sauvage, comme un

écho du monde primitif d'avant l'histoire. Un jardin au milieu de vieux arbres que l'on croirait habités par des dryades, capable de s'ouvrir sur des réalités plus vastes que celle de l'histoire, plus chères à l'âme romantique. Où écrire sinon ?

Voilà ce que le jardin offre à l'artiste : un écrin, un lieu protégé et qui protège à son tour l'atelier. Un enclos séparé du monde, où l'œuvre devient possible. Grâce à la présence d'une nature bienveillante, bien sûr, de sa vitalité et de l'apaisement que celle-ci promet toujours. Mais avant tout, je le répète, grâce aux murs qui le séparent du paysage qui l'entoure.

A partir de ce moment-là (le début de ce qu'on commence alors à appeler « modernité »), les exemples de jardins dédiés à la création se multiplient. Le monde, dans les pays industrialisés, a changé de manière radicale et en quelques décennies à peine. C'est le monde « désenchanté » dont parlera Max Weber. La technique et les sciences, pour les critiques romantiques de la modernité, marquent l'avènement d'une société dominée par l'esprit utilitariste, par le fonctionnalisme, par une raison qui aurait définitivement divorcé d'avec l'imagination ou la poésie. Dans ce contexte, comme la poésie, justement, comme l'art, le jardin se trouve en rupture avec le monde qui l'entoure. Sa clôture prend un caractère presque politique, de dissidence, ou, pour utiliser une image aujourd'hui un peu abusée, de résistance. Le jardin offre à l'artiste, un refuge, un lieu où les valeurs que le monde a laissées de côté redeviennent centrales, fertiles : la contemplation, l'errance du regard, l'oisiveté, la rêverie, la beauté - non pas la beauté comme ornement, bien sûr, mais comme « splendeur du vrai ».

Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, nombre de créateurs ont pu mettre en pratique dans leurs jardins un idéal de vie à l'écart, où rien

ne sépare l'œuvre, l'amour des plantes et, souvent, le jardinage. Delacroix, Renoir, Hugo, Zola, Mallarmé, Monet... Leurs lieux sont beaucoup plus qu'une source où ils peuvent puiser leurs sujets ou la toile de fond des tableaux et des récits. Le jardin y alimente la production artistique qui, à son tour, influence la façon dont ces artistes aménagent et habitent leurs jardins, dans un jeu de renvois et de correspondances sans fin. Loin d'être un simple espace de loisir, d'offrir uniquement de délicats moments de délasserement, il constitue une source d'inspiration puissante, vivante, constamment renouvelée. Ainsi Claude Monet pourra déclarer : « La couleur est mon obsession quotidienne, ma joie et mon tourment », en parlant à la fois de ses tableaux et de son jardin.

Et aujourd'hui ? Où se cache l'art dans la ville d'aujourd'hui, si tant est qu'il existe encore des lieux où l'art peut se cacher ? Dans ces jardins dits « partagés », peut-être. Ces endroits dissimulés par des murs délabrés où, comme dans des zones franches ou dans des maquis urbains, la créativité artistique peut sortir au grand jour librement : sans entraves, sans préjugés, sans être aussitôt transformée en produit ; loin des lois du marché, en compagnie de ces plantes dites « opportunistes », qui profitent de chaque interstice pour pousser : sureaux, buddleias, fougères, voire ronces, orties... Bref, dans l'ombre propice.

Il faut aller les chercher, ces jardins apparemment si différents de celui dans lequel nous sommes en ce moment, qui ne durent souvent que peu de temps avant d'être engloutis par la ville. Eux aussi sont des actes de résistance. Résistance humaine ou artistique, peu importe. Des défis lancés à la standardisation du territoire, à l'uniformisation de l'imaginaire.

C'est cela que le jardin a encore à offrir.  
Pas seulement aux artistes mais à tout un  
chacun, à tous ceux qui cherchent, dans la  
beauté ou dans la proximité de la nature,  
la possibilité d'offrir un sens - un  
enchantement peut-être - au monde.